

Égo-géographies détournées : fragments d'autobiographie intellectuelle chez Gilles Lapouge, Emmanuel Ruben et Cédric Gras

Liouba Bischoff

École Normale Supérieure de Lyon

Résumé La géographie universitaire possède une forme d'autobio-géographie instituée : l'égo-géographie, qui consiste pour un.e géographe à retracer son cheminement intellectuel et spatial, et à consolider sa légitimité de chercheur.e dans le cadre du mémoire de synthèse de l'habilitation à diriger des recherches. Dans les récits de voyage ou les essais autobiographiques écrits par des géographes défroqués, comme Gilles Lapouge, Emmanuel Ruben ou Cédric Gras, s'élaborent des égo-géographies détournées, qui mettent en scène un art de la géographie parallèle. Le récit de voyage s'apparente alors à un récit de formation dont le protagoniste forge son identité au contact du monde, et développe un goût pour la géo-graphie, conçue comme écriture de la Terre. Là où le géographe universitaire recompose les étapes de son intégration à la discipline, Lapouge, Ruben et Gras restituent des gestes de rupture, contribuant à la relativisation du scientisme que les géographes eux-mêmes ont commencé à engager.

Mots-clés autobio-géographie – égo-géographie – paragéographie – autodidacte – université – géographie

Depuis les *Essais d'ego-histoire* rassemblés par Pierre Nora en 1987, la pratique de l'autobiographie s'est largement répandue dans les sciences humaines et sociales, que l'on songe à l'ouvrage de Paul Ricœur, *Réflexion faite*, qui se présente comme un « essai d'autocompréhension », aux mémoires d'Henri Mendras, *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*, ou à l'essai autoréflexif de Jacques Lévy, *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*¹. Ces autobiographies intellectuelles, outre qu'elles ont toutes été

1 Voir Pierre Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1987; Paul Ricœur, *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle* [1995], Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2021; Henri Mendras, *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*, Arles, Actes Sud, 1995; Jacques Lévy, *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géotextes », 1995.

publiées en 1995, ont pour point commun de retracer un cheminement personnel en lien avec le développement d'une discipline. La pensée n'est jamais désancrée du contexte spatial ni des rencontres qui ont permis son développement : enfance à Rennes et captivité en Allemagne pour Paul Ricœur, séjour américain pour Henri Mendras, nombreux voyages pour Jacques Lévy. Ce dernier joint à sa « biographie cognitive » quelques « Repaires (*sic*) chronologiques » où il résume avec humour l'apport de chaque expérience, de l'enfance à la maturité :

1960 : Premier voyage à l'étranger, en Italie : sais dire « *gelato* », me sens italien. [...]

1969 : Le bac : et maintenant, qu'est-ce que tu veux ? Premier voyage en URSS : je regarde ce que je voulais voir.

1970 : Voyage en Irlande, à Belfast les enfants narguent les soldats, les bombes animent la nuit : me promène dans la (géo)politique comme dans un paysage vallonné.

1971 : Entre à l'ENS de Cachan, pourquoi ? je ne sais pas. Voyage à Cuba : j'écoute ce que je voulais entendre².

L'expérience des voyages et des lieux est donc capitale pour le chercheur qui intitule l'un de ses chapitres « Autoportrait avec géographie ». Mais de même que la chronologie de fin d'ouvrage désamorce la charge romantique des voyages par le biais de l'humour, de même l'autoportrait relativise la part des rêveries d'enfance dans les raisons qui ont présidé au choix de la géographie. La contemplation obsessionnelle des atlas n'est pas réellement source d'émerveillement, et elle n'est pas considérée par Jacques Lévy comme un élément déterminant du parcours, alors qu'elle constitue un *topos* dans les récits de voyage littéraires³ :

2 Ibid., 184-185.

3 Voir à ce sujet l'article d'Adrien Pasquali, « Récit de voyage et autobiographie », *Annali d'Italialistica*, n° 14, 1996, p. 71-88, <http://www.jstor.org/stable/24007434> (visité le 23 octobre 2024). Adrien Pasquali donne notamment l'exemple de René Caillé qui résume son enfance et expose les motivations du voyage dans son introduction au *Journal d'un voyage à Tombouctou* : « Ayant eu, dès ma plus tendre enfance, un goût prononcé pour la carrière des voyages [...] ». La rêverie est souvent déclenchée par la vue des atlas, et le motif baudelairien de l'enfant « amoureux de cartes et d'estampes » se retrouve dans nombre de récits de voyage du XX^e ou du XXI^e siècle, aussi bien chez Beauvoir (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999, p. 33 : « Je m'enchantais aussi des planches de mon atlas. Je m'émouvais de la solitude des îles, de la hardiesse des caps, de la fragilité de cette langue de terre qui rattache les presqu'îles au continent [...] ») que chez Bouvier (*L'Usage du monde*, Paris, Le

J'ai écrit un jour que j'avais commencé à aimer la géographie durant une maladie d'enfance longue et bénigne qui me donna l'occasion de feuilleter *ad nauseam* des atlas et des vieux manuels. Il est vrai que j'ai conservé de cette époque cette propension à me plonger dans les cartes, en une attitude intermédiaire entre la lecture et la rêverie, entre le décryptage attentif de signes et la contemplation gratuite de formes et de couleurs.

Cela ne prouve pourtant pas grand-chose. Ce n'est pas cela qui m'eût empêché de faire mille autres choses de ma vie professionnelle⁴.

En 1996, un an après les *Egogéographies* de Jacques Lévy, Paul Claval publie *La Géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*⁵. L'ouvrage comporte certes quelques titres empruntés à la mythologie des voyages – « Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes », « Chemin faisant » – et quelques récits d'expériences fondatrices – la découverte de la Nouvelle-Zélande après avoir « passé des dizaines d'heures à étudier ses contours »⁶, ou le choc du dépaysement lors d'un voyage au Maroc⁷. Mais ces récits demeurent très brefs et ponctuels⁸ dans une autobiographie cognitive qui fait la part belle aux remarques épistémologiques sur la géographie et au retour réflexif sur les travaux du chercheur. Le terme d'egogéographie, initialement forgé par Jacques Lévy, renvoie ainsi dans son sens le plus restreint à une pratique académique des géographes français, consistant à retracer un cheminement intellectuel et à consolider la légitimité du chercheur dans le cadre du mémoire de synthèse de l'habilitation à diriger des recherches.

La proposition fondatrice de Jacques Lévy n'a cependant pas donné lieu à un véritable genre, comme le soulignent Yann Calbérac et Anne Volvey dans le numéro de la revue *Géographie et cultures* qu'ils ont co-dirigé en 2014, intitulé

Découverte, coll., « Poche », 2014, p. 10 : « C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là [...] », ou Poiraudéau (*Churchill, Manitoba*, Paris, Inculce, 2017, p. 9 : « Comme beaucoup de personnes, j'ai longtemps rêvé sur les cartes de géographie [...] »).

4 Lévy, *Egogéographies*, op. cit., p. 74-75.

5 Paul Claval, *La Géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographies en liberté », 1996.

6 Ibid., 12-13.

7 Ibid., 16-17.

8 Dans un compte rendu de l'ouvrage de Paul Claval, le géographe Jean-Christian Tulet regrette que certaines expériences soient peu développées et que l'évocation des voyages « ne se résume qu'à une énumération de lieux ». Voir Jean-Christian Tulet, compte rendu de *La Géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel, Caravelle* [En ligne], n° 70, 1998, p. 353-354, <http://www.jstor.org/stable/40854674> (visité le 20 octobre 2024).

«J'égo-géographie...», où ce terme est réenvisagé – et réorthographié avec un tiret – pour pouvoir être distingué du concept propre à Jacques Lévy⁹. Attentifs à ce qu'ils nomment «l'enjeu subjectif-identitaire» de la recherche, les deux géographes proposent de dépasser l'acception donnée au terme par ce géographe français aux travaux fondateurs¹⁰ pour livrer une définition plus large de l'autobio-géographie comme «autobiographie rétrospective conduite par un.e géographe»:

Son objet est un «auto-portrait» [...] par lequel est fabriquée la légitimité d'une personnalité académique; sa méthode privilégiée est le récit et son corpus des éléments biographiques. Il implique la géographie au sens d'un ensemble ordonné de lieux de vie ou d'exercice (*topoi* de la formation, de l'enseignement ou de la recherche) qui font scène pour le récit d'une trajectoire d'un acteur académique et fond sur laquelle se détache cette figure intellectuelle (enseignant.e, chercheur.e) qu'il incarne. Il est en quelque sorte la projection dans l'espace, ou spatialité, de la métaphore spatiale mobilisée par Bourdieu [...] pour décrire le «vieillessement social» d'une «personnalité» au sein du «champ social» – soit, la trajectoire comme série de positions successivement occupées par un agent en relation objective avec d'autres agents, et pouvant être décrite en termes de placements et de déplacements. Il est le «voyage» avec «le paysage dans lequel il s'accomplit» [...] ¹¹.

Ainsi définie, l'autobio-géographie, ou l'égo-géographie, les deux termes étant employés comme des équivalents par Yann Calbérac et Anne Volvey, peut inclure de nombreux textes de géographes qui frayent avec le récit de voyage. Le géographe américain Edward Soja, bien connu pour son rôle dans l'avènement du tournant spatial en littérature et sciences humaines, recompose par exemple dans un article son itinéraire de géographe autour d'un lieu imaginé,

9 Yann Calbérac et Anne Volvey, «Introduction», dans Yann Calbérac et Anne Volvey (dir.), «J'égo-géographie...», *Géographie et cultures* [En ligne], n° 89-90, 2014, p. 8, <http://journals.openedition.org/gc/3208> (visité le 20 octobre 2024).

10 Actuellement directeur de la chaire Intelligence spatiale de l'Université polytechnique Hauts-de-France, Jacques Lévy a reçu en 2018 le prix Vautrin-Lud, considéré comme le Nobel de géographie.

11 Ibid. Les auteurs de cette introduction mentionnent aussi l'existence de l'autobiographie réflexive, qui se pratique essentiellement dans les milieux académiques anglo-saxons. Elle aborde les rapports entre sujet et géographie par le biais de «la dimension sociale de l'identité, pensée dans les termes des catégories d'appartenance de sexe, genre, race, classe, etc. associées à la question des rapports sociaux de pouvoir et de domination (hétérosexualité, patriarchie, etc.).»

Andorre, qui a joué un rôle majeur dans son désir de connaissance géographique. Claude Collin Delavaud, spécialiste de l'Amérique latine et de l'Asie centrale, revendique pour sa part, dans son autobiographie publiée chez Arthaud dans la série « Société des explorateurs », la double casquette d'explorateur et de géographe : « L'esprit de l'aventure ne décidera pas de toutes mes opérations, mais la géographie en fixera désormais les objectifs officiels »¹². Les voyages sont en effet mis au service de missions scientifiques – comme le programme UNESCO « Route de la soie », qui a permis à Claude Collin Delavaud de comprendre géographiquement les itinéraires fantasmatiques du Xinjiang¹³. Si elle emprunte les formes du récit de voyage, une autobio-géographie de ce type demeure cependant vouée à restituer la trajectoire d'une personnalité académique qui a construit sa légitimité à force de « placements et de déplacements » dans différents lieux de vie ou d'exercice.

1 Paragéographies

Le rapport entre l'aventure et la science se reconfigure autrement dans les textes de plusieurs écrivains contemporains dont les pérégrinations procèdent d'un goût pour la géographie, voire d'une formation approfondie dans ce domaine, mais obéissent plus encore à « l'esprit de l'aventure » évoqué par Claude Collin Delavaud. Le motif de l'adieu ou du renoncement à la carrière de géographe parcourt ainsi les œuvres de Gilles Lapouge, Emmanuel Ruben ou Cédric Gras¹⁴, qui ont tous commencé par étudier cette science mais ont interrompu, tôt ou tard, leur parcours institutionnel, non sans continuer à pratiquer la « géographie comme genre de vie ». Au fil de leurs récits et entretiens se dessinent alors des égo-géographies détournées, qui n'ont pas pour but d'asseoir une légitimité scientifique. Il s'agit davantage de revenir, du point

12 Claude Collin Delavaud, *Jusqu'au bout de la terre. Parcours d'un géographe*, Paris, Arthaud, coll. « Récits/Société des explorateurs français », 2005, p. 50.

13 Ibid., 326-354.

14 Il aurait également été possible de prendre en compte les ouvrages de Sylvain Tesson ou de Clara Arnaud, qui ont fait des études de géographie avant de s'orienter vers une vie de voyages, mais nous avons choisi de donner la priorité, dans le cadre restreint de cet article, aux trois auteurs qui évoquent le plus souvent la géographie dans leurs écrits autobiographiques : Lapouge, Ruben et Gras. Sylvain Tesson revient sur le temps de ses études dans un entretien en 2013 : Robert Chaouad et Marc Verzeroli, « Voir et écrire le monde. Entretien avec Sylvain Tesson », *Revue internationale et stratégique*, n° 92, 2013/4, p. 7-17, <https://shs.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2013-4-page-7?lang=fr> (visité le 23 octobre 2024).

de vue de l'écrivain-géographe, sur les liens complexes avec une discipline qui offre certes une voie privilégiée pour embrasser le monde, mais dont le langage est parfois jugé insatisfaisant pour en rendre compte¹⁵. En adaptant la définition donnée par Yann Calbérac et Anne Volvey, on pourrait ainsi définir leurs récits de voyage – à tendance plus ou moins essayistique ou autofictionnelle – comme des « autobiographies rétrospectives » conduites par des géographes « défroqués »¹⁶.

Ces autobio-géographies parallèles semblent par ailleurs correspondre à une catégorie que les géographes ont créée pour désigner des productions de non-géographes susceptibles de concurrencer ou d'enrichir – tout dépend du point de vue adopté – leur discipline: dans un article publié en 1989, le géographe Michel Chevalier déplorait le cloisonnement entre la géographie savante et les « paragéographies » – livres de voyage, brochures touristiques, ou autres formes de géographie parallèle pouvant toucher un large public, comme les collections « Petite planète »¹⁷ ou « Atlas des voyages »¹⁸: « [L]es géographes français, qui ont eu pourtant la religion de la marche et du terrain depuis l'époque de Vidal et de Martonne jusqu'aux années cinquante, n'ont à peu près pas publié de journal de voyage »¹⁹. Le parti-pris anti-théorique de Michel Chevalier²⁰, dont on verra qu'il entre en résonance avec celui de Gilles Lapouge, né comme lui au début des années 1920, est à comprendre comme une réaction face à l'évolution de la discipline géographique, dont il juge qu'elle a excessivement basculé dans l'abstraction à partir des années soixante, dans un « désir sou-

15 Sur la relation ambiguë de la géographie et du voyage, voir l'entretien réalisé en 2001 par Jean-Louis Tissier pour les Cafés géographiques de Paris, avec Gilles Lapouge, Emmanuel Lézy et Maud Lasseur. Voir également Jean-Louis Tissier, « Géographie et littérature », dans *Encyclopédie de géographie*, dir. Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, 1999, p. 217-237.

16 Expression employée par Emmanuel Ruben: « J'ignore si Martonne approuverait le projet d'un géographe défroqué d'endosser le maillot de cycliste pour remonter le Danube à deux-roues [...] ». (*Sur la route du Danube*, Paris, Payot & Rivages, 2019, p. 91).

17 Collection publiée par Le Seuil de 1954 à 1981.

18 Collection dirigée par Charles-Henri Favrod aux éditions Rencontre, à Lausanne, à partir de 1962.

19 Michel Chevalier, « Géographie et paragéographies », *L'Espace géographique*, n° 18 (1): « Parallèles géographiques: voyages et paysages », 1989, p. 5-17, www.persee.fr/doc/spge_0_0046-2497_1989_num_18_1_2818 (visité le 23 octobre 2024).

20 Muriel Rosemberg a pointé du doigt le caractère passéiste de cette posture, également perceptible dans un numéro de revue consacré par Michel Chevalier aux rapports entre géographie et littérature en 2001. Voir Muriel Rosemberg, « Michel Chevalier, "Géographie et littérature" », *Annales de géographie*, n° 112 (631), 2003, https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_2003_num_112_631_923 (visité le 23 octobre 2024).

vent vain de se faire prendre au sérieux par les disciplines voisines»²¹. Plus récemment, le géographe et urbaniste Laurent Matthey a repris à son compte la notion de « paragéographie », non pour condamner avec nostalgie le cloisonnement des disciplines, mais pour voir ce que les œuvres littéraires peuvent apporter à la compréhension des imaginaires spatiaux, en prenant les textes viatiques de Pier Paolo Pasolini comme exemples d'une paragéographie réussie. Un récit de voyage comme *La Longue Route de sable* reflèterait ainsi une manière sensible de « faire de la géographie », une manière de « voir le monde en géographe, sans que personne n'y prenne garde »²². La catégorie de paragéographie permettrait, selon Laurent Matthey, d'élargir « les critères de "géographité", de questionner les statuts des écritures géographiques comme la recherche sur la paralittérature a permis de repenser les critères de littérarité »²³. Les fragments d'égo-géographie dans le récit de voyage pourraient, de même, donner à voir une autre manière d'écrire une vie mêlée à la géographie.

Notons que le fait de développer un rapport intime aux lieux ne suffit pas à faire d'un écrivain un égo-géographe : encore faut-il qu'il problématisé son rapport à la géographie en tant que discipline. Julien Gracq est ainsi un écrivain-géographe, figure tutélaire pour de nombreux écrivains comme Lapouge ou Ruben, mais il n'évoque pas directement dans son œuvre le cadre académique de la géographie. Son œuvre abonde bien sûr en récits de formation (notamment *La Forme d'une ville*²⁴) et en descriptions paysagères, mais il est extrêmement discret sur son métier de géographe et sur l'articulation entre les deux pans de sa vie, comme le fait remarquer Gilles Lapouge dans *L'Encre du voyageur* :

[...] de la longue histoire de la géographie, Gracq ne parle guère. Ce silence est un mystère. Il est rare que Gracq en dise davantage. À peine peut-on surprendre ici ou là quelques échos de son métier. Il se réclame d'une géographie à l'ancienne, celle qui illuminait ses yeux d'enfant quand il lisait Jules Verne²⁵.

21 Chevalier, « Géographie et paragéographies », op. cit., p. 17.

22 Laurent Matthey, « Le voyage en Italie de Pier Paolo Pasolini. Du reportage à l'ichnographie : une paragéographie des seuils », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 158 : « Récits de voyage : une géographie humaniste », 2018, p. 43.

23 Ibid., 42-43.

24 Dans *La Forme d'une ville*, Julien Gracq tente de cerner cet attrait particulier qui le pousse à examiner le lien paradoxal entre la campagne et la ville, mais il est rare qu'il évoque frontalement son goût pour la géographie.

25 Gilles Lapouge, *L'Encre du voyageur*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 244-245.

Cette discrétion s'accompagne chez Gracq d'une prédilection pour le pronom « on », plutôt que pour la première personne du singulier qui laisserait trop affleurer la dimension intime. Par ailleurs, Gracq n'est pas à proprement parler un auteur de récits de voyage, genre fortement autobiographique, mais plutôt de récits poétiques imprégnés de culture géographique. Ses textes accordent une place prépondérante à la description et témoignent selon Michel Collot d'une « crise du récit », qui « rompt avec le schéma linéaire de la narration » pour laisser le paysage devenir « acteur et non plus simple décor »²⁶.

2 Autodidaxie

Gilles Lapouge, qui aurait tout simplement inventé le genre de l'autobiogéographie d'après *Le Guide du routard*²⁷, met au contraire en scène sa relation amoureuse avec une discipline rencontrée par hasard et pratiquée en autodidacte, dans un texte qui fait de la géographie un véritable personnage : *La Légende de la géographie*²⁸. L'autobiogéographie, si l'on adopte la graphie de Michel Collot, ou autobio-géographie, si l'on adopte celle de Yann Calbérac et Anne Volvey, s'apparente plus exactement, dans ce cas particulier, à une histoire romancée de la discipline, dont Lapouge retrace l'émergence et les développements avec une forte coloration subjective. Il s'agit en partie d'une autobiographie intellectuelle qui retrace les lieux et les temps forts de la formation, les premières pages relatant la découverte fortuite de la géographie grâce à la présence d'étudiants auvergnats dans une pension parisienne où les livres circulaient d'une étagère à l'autre. « Le doigt de Dieu me désignait la géographie. J'aurais pu tomber plus mal »²⁹. Construisant une véritable posture d'auteur³⁰, et sa propre légende en

26 Michel Collot, « Tendances actuelles de la géographie littéraire », *Histoire de la recherche contemporaine* [en ligne], Tome X, n° 1, 2021, <http://journals.openedition.org/hrc/5514> (visité le 18 octobre 2024).

27 *Le Guide du routard*, https://www.routard.com/mag_livre/578/la_legende_de_la_geographie.htm (visité le 18 octobre 2024).

28 Gilles Lapouge, *La Légende de la géographie*, Paris, Albin Michel, 2009.

29 Ibid., 19.

30 Voir Jérôme Meizoz, *Postures d'auteur. Mises en scène modernes de l'auteur*, et *Postures littéraires. II, La fabrique des singularités*, Genève, Slatkine érudition, 2007 et 2011. Voir également les travaux de Sarah Al-Matary sur l'autodidaxie : Sarah Al-Matary (dir.), « L'autodidaxie (XIX^e-XXI^e siècles) », *Les études sociales. Enquêtes, éducation, sciences sociales*, n° 176, Paris, Société d'économie et de sciences sociales, 2022. L'autodidaxie est définie dans l'introduction comme « une qualité et un statut par rapport à un savoir qu'on s'efforce d'acquérir (prétendument) sans maître et hors institution. Elle s'apprécie par rapport à

même temps que celle de la géographie, Lapouge s’amuse des circonstances qui lui ont permis d’aborder la géographie par la bande. Avant la révélation parisienne, l’amour de la géographie s’était déjà cristallisé en Provence autour de l’amour pour une jeune fille, doublé d’un amour pour la ville de Marseille :

[...] J’avais même suivi à Aix-en-Provence les cours d’un maître remarquable, le professeur Bénévent³¹, car je convoitais les charmes d’une jeune fille brune qui s’appelait Mireille et qui faisait de la géographie. [...]

Plus tard, j’ai regretté les cours de cartographie de Monsieur Bénévent mais la Providence montait la garde et voici qu’à mon arrivée à Paris, les distractions de l’hôtelier de la rue de l’Abbé-de-l’Épée rattrapaient le coup. Elles me remettaient dans les chemins perdus de la géographie. Par leur truchement, j’allais renouer avec cette science que j’avais été bien bête de laisser tomber à cause d’un froissement du cœur. Il faut dire aussi que Monsieur Bénévent, à partir de 1943, distribua ses cours à Marseille et non plus à Aix. Comme j’étais toujours inscrit à ses cours, que mon esprit est docile, et que j’aime les grands ports, les steamers, Mac Orlan et Pépé le Moko, je me croyais obligé de me rendre à Marseille, chaque jeudi, comme si j’avais dû y retrouver dans l’amphithéâtre de Monsieur Bénévent ma jeune fille. Mais il n’y avait plus de jeune fille. Elle était dans un autre pays. Aussi, je séchais les cours de Bénévent. Tant pis pour la géographie. Je flânais dans les rues de la grande cité, autour du Vieux Port³².

L’égo-géographie détournée consiste donc moins à retracer les étapes d’une formation qu’à exposer une stratégie de déconditionnement et d’évitement, et les lieux parcourus ne sont pas des bornes stratégiques sur le parcours d’un acteur académique, mais de pures invitations à prendre le large pour s’accomplir en dehors de l’université. *La Légende de la géographie* s’apparente en effet à un précis de géographie aventureuse et buissonnière, résolument hostile aux évolutions néopositivistes : Gilles Lapouge défend une géographie à l’ancienne, loin de « ces mappemondes post-modernes qui contiennent des carrés, des triangles et des parallélogrammes à la place de l’herbe et des collines, des parallaxes ou des algorithmes au lieu des neiges et des aubes »³³. On se situe du côté de la tradition humaniste de la géographie culturelle, qui s’intéresse aux représentations, à l’imaginaire, à la symbolique, en remettant la perspective

un champ de savoir constitué, qui a un mode de transmission, d’acquisition et de reproduction normé, et que l’autodidacte transgresse, volontairement ou non » (p. 22).

31 Ernest Bénévent (1883-1967) : géographe français, spécialiste des Alpes.

32 Lapouge, *La Légende de la géographie*, op. cit., p. 20-21.

33 Ibid., 28.

humaine au centre des préoccupations³⁴. Le libre mélange de souvenirs et de réflexions pratiqué par Lapouge se rapproche notamment du genre de l'essai géographique, si l'on se réfère aux termes proposés par Marc Brosseau : spécialiste de géographie littéraire, Brosseau distingue les romans-géographes et les essais géographiques³⁵, catégorie où il range par exemple l'œuvre de Luc Bureau, auteur d'une *Géographie de la nuit* (1997) mais aussi d'un essai sur la dimension érotique des rapports qui nous unissent à la terre – *Terra erotica*, 2001. Luc Bureau a d'ailleurs exprimé son admiration pour Gilles Lapouge, à qui il enviait une géographie à la fois paradoxale et incarnée :

Qu'un non-géographe comme lui réussisse à écrire un livre aussi brillant, érudit et passionnant sur l'évolution de la pensée et de la pratique géographiques a de quoi provoquer des urticaires d'envie chez le géographe que je prétends être³⁶.

Le «géographe du dimanche» – formule de Lapouge lui-même – est donc à même de séduire le géographe de métier, en ce qu'il investit avec bonheur le vaste domaine des «paragéographies».

3 Doctorats avortés

Dans les textes d'Emmanuel Ruben et de Cédric Gras, qui appartiennent à la même génération puisque le premier est né en 1980, le second en 1982, on retrouve le motif de l'abandon de la géographie académique au profit d'un parcours en apparence plus erratique, qui finit cependant par révéler sa propre logique. Si la ville de Marseille est le lieu du renoncement à la géographie universitaire pour Lapouge, c'est l'Ukraine qui occupe cette fonction symbolique dans la trajectoire d'Emmanuel Ruben, après un début de thèse sur Riga et Kiev à l'INALCO. Quant à Cédric Gras, qui a suivi des études de géographie entre Paris, Montréal et Pondichéry, avec quelques coupures pour des voyages au long cours et des expéditions, c'est à la ville de Moscou qu'il associe l'impasse du

34 Voir Bertrand Lévy, «Géographie humaniste, géographie culturelle et littérature. Position épistémologique et méthodologique», *Géographie et cultures*, n° 21, 1997, p. 27-44.

35 Marc Brosseau, «L'essai géographique : réflexions sur l'œuvre de Luc Bureau», <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2017-v61-n173-cgq03845/1049370ar/> (visité le 18 octobre 2024). Voir également Marc Brosseau, *Tableau de la géographie littéraire*, Pau, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2022.

36 Luc Bureau, «Gilles Lapouge, écrivain sans âge», *Le Devoir*, 2009, <https://www.ledevoir.com/lire/258605/geographie-gilles-lapouge-ecrivain-sans-age> (visité le 20 octobre 2024).

doctorat. Il a en effet entamé puis délaissé une thèse entre l'INALCO et l'Université de Moscou sur « L'Extrême-Orient russe et les Russes d'Extrême-Orient », et il revient à plusieurs reprises dans ses textes sur cette ébauche de doctorat³⁷, avec une polarisation entre Moscou, lieu des recherches en bibliothèque et de l'enfermement, et l'Eurasie, lieu de la plupart de ses explorations et de l'ouverture des paysages; l'opposition se joue aussi sur le plan formel, entre une écriture académique perçue comme rigide, et le récit de voyage qui n'a pas vocation à être exhaustif, et jouit de la liberté propre au genre autobiographique.

Dans *Saisons du voyage*, qui propose une rétrospective de tous ses voyages, Cédric Gras met l'accent sur les possibilités qui se sont ouvertes à partir d'un parcours dans les Instituts français où il a consolidé sa connaissance des espaces russes et ukrainiens: d'abord Vladivostok, puis l'Ukraine entre 2011 et 2015, avec Donetsk, Kharkiv et Odessa³⁸. Contrairement à *L'Hiver aux trousses* (2016) qui ne relatait qu'une saison de voyage, *Saisons du voyage* (2018) interroge plus largement le sens du voyage et le rapport à la géographie, et se donne donc à lire comme une égo-géographie visant à faire ressortir *a posteriori* la cohérence d'une recherche spatiale. Le voyageur sélectionne ce qui peut avoir du sens dans sa trajectoire, l'enjeu n'étant pas la légitimité scientifique mais la démonstration d'une nécessité intime dans le choix des lieux, avec pour résultat une connaissance à la fois sensible et documentée. La géographie universitaire fait systématiquement office de repoussoir: pour désigner son écriture peu académique mais tout de même soutenue par des recherches érudites, Cédric Gras revendique l'expression de « géographie narrative »³⁹, calquée sur la notion d'anthropologie narrative qui correspondait au projet de Jean Malaurie, ce qui est une manière de réintroduire le sujet autobiographique en géographie comme l'a fait la collection « Terre humaine » en ethnologie. Et dès lors que le sujet en question rend compte non seulement de la géographie d'un espace bien défini, mais aussi de son propre rapport à la géographie, c'est bien d'égo-géographie qu'il s'agit.

37 Le motif se déplace sur un autre continent dans *Saisons du voyage*, lorsque Cédric Gras raconte sa découverte du Pérou: « Encore un doctorat de géographie qui avorta dans un trop beau voyage » (*Saisons du voyage*, Paris, Stock, 2018, p. 129-130).

38 Cédric Gras crée et dirige l'Alliance française de Donetsk, à l'est de l'Ukraine, de 2011 à l'été 2014, où l'Alliance française est fermée à cause du conflit dans l'Est ukrainien. Il rejoint alors l'Alliance française de Karkhiv avant de prendre brièvement la direction de l'Alliance française d'Odessa.

39 Cédric Gras, *L'Hiver aux trousses. Voyage en Russie d'Extrême-Orient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2016, p. 17.

La dernière page de *L'Hiver aux troussees*, qui raconte le retour à Moscou après le voyage en Extrême-Orient, prend des airs de bilan au terme d'un parcours non seulement spatial, mais aussi intellectuel. L'autobiographe reconstruit ses pensées et ses motivations au moment où il a vécu ce voyage :

[...] J'eus le temps de repenser à cet Extrême-Orient auquel j'avais entrepris de dédier des recherches. La géographie m'avait surtout donné des raisons de sillonner la Sibérie jusqu'au Pacifique. Elle était la réponse idéale à mes découagements lorsque j'en étais venu à m'interroger sur la raison profonde de mes itinéraires. Le voyage, parfois, malmène durement et la Russie n'est pas toujours réconfortante.

Avec le temps, écrire un doctorat pointilleux, avec des tournures consacrées, ne m'a pas paru valoir mieux qu'une poésie. [...] Mais là n'était pas l'essentiel ni la raison de mon abandon. Ce qui m'ennuyait sincèrement, c'était de ne pas avoir de thèse sur l'Extrême-Orient Russe. Je n'avais qu'un vague espoir, un désir irréprensible de le voir reprendre vie. J'aurais voulu que les lignes maritimes renaissent, que les patelins ressuscitent sur les rivages lointains, que les Russes s'enracinent pour l'éternité du côté du soleil levant. Or ces élans allaient, jusque-là, à l'encontre des bilans et des perspectives. Comment jouer au savant lorsque l'on est déserté par la raison mais que l'on est intensément sujet à l'émotion ? On ne peut guère concilier les statistiques et la mauvaise foi⁴⁰.

Le récit de voyage pousse très loin la relation symbiotique du sujet voyageur à l'objet de la recherche, plus loin sans doute que l'égo-géographie de géographe, qui n'interdit certes pas de révéler les aspérités du parcours ni d'adhérer avec passion, mais n'est pas conçue comme un espace de confiance lyrique.

Et puis l'Extrême-Orient russe, c'était moi, un éternel potentiel jamais accompli, des plans faramineux perdus dans l'abîme du passé, des ratés spectaculaires, de lointaines rives, des chimères et le temps qui s'écoulait, poursuivi par l'hiver⁴¹.

Cette appropriation intime de l'objet de la recherche, Cédric Gras ne la retourne pas seulement contre la géographie académique, comme pouvait le faire Gilles Lapouge qui a connu l'avènement du scientisme, mais également contre lui-même. Une correspondance s'établit plutôt entre l'espace inaccompli de l'Extrême-Orient russe et les défaillances du moi : l'égo-géographie laisse place au

40 Ibid., 265-266.

41 Ibid., 266.

doute, de même que la géographie cherche aujourd'hui à dépasser les excès du scientisme. Comme le soulignent Yann Calbérac et Anne Volvey dans leur introduction à l'égo-géographie, l'heure n'est plus au positivisme ni au structuralisme, car « les SHS "s'humanisent" [...]. [L]'accent n'est plus seulement mis sur les acteurs, mais aussi sur les chercheur.e.s désormais considéré.e.s comme des acteur.e.s de la recherche à part entière et qui doivent, à leur tour, devenir objets de recherche »⁴².

4 Enfance et mythobio-géographie

Emmanuel Ruben, agrégé de géographie et auteur de récits d'arpentage, s'est également essayé à une forme d'égo-géographie ou d'autobio-géographie, dont les éditeurs semblent friands, avec *L'Archipel de l'écriture* en 2023⁴³. Il s'agit d'un texte de commande pour la collection « Secrets d'écriture » du Robert – collection dont le but est de dévoiler la fabrique de la création littéraire, et en l'occurrence de dévoiler la fabrique de l'écrivain-géographe. Le sujet voyageur revient avec surplomb sur son parcours et se mue en sujet épistémique évoquant son goût pour la discipline géographique. *L'Archipel de l'écriture* est ainsi un récit autobiographique que l'auteur lui-même qualifie de « géopoétique », où il déroule ses rêveries cartographiques depuis l'enfance, à partir d'une matrice imaginaire qui est le territoire créé de toutes pièces de la Zyntarie, premier élément de son autobio-géographie qui a tout d'une « mythobio-géographie »⁴⁴. Il raconte comment il a d'abord conçu ce pays fictif quelque part sur les frontières orientales de l'Europe (avec un effet de mise en scène, puisqu'il aurait conçu ce pays le jour même de la chute du mur de Berlin, à l'âge de neuf ans, en réponse à ce premier électrochoc historique et géographique), et comment il a, par la suite, superposé ce pays imaginaire à des pays réels, en adaptant les dimensions et en déplaçant des bouts de territoire, jusqu'à constituer un « archipel ima-

42 Calbérac et Volvey, « Introduction », op. cit., p. 9-10.

43 Emmanuel Ruben, *L'Archipel de l'écriture*, Paris, Le Robert, coll. « Secrets d'écriture », 2023. Je signale également un entretien auquel Emmanuel Ruben a participé avec d'autres écrivains-géographes (Michel Bussi et Jean-Baptiste Maudet), dans *À quoi sert la géographie ?*, dir. Perrine Michon et Jean-Robert Pitte, Paris, PUF, 2021, p. 355-382. Les écrivains-géographes y réfléchissent aux effets de frontière entre l'écriture scientifique et le récit.

44 Nouveau mot valise que nous proposons de créer à partir de celui qu'avait proposé Claude-Louis Combet, « mythobiographie ». Claude-Louis Combet conçoit la mythobiographie comme « l'exhumation des mythes fondateurs de [s]a biographie intérieure » : entretien avec Ronald Klapka sur remue.net : https://remue.net/cont/louiscombet_Enigme.html (visité le 31 décembre 2024).

ginaire» : l'égo-géographie détournée raconte donc potentiellement un trajet vers la fiction, là où l'égo-géographie institutionnelle narre un parcours au service du réel. Les entretiens sont aussi l'occasion d'un retour sur un parcours qui a progressivement éloigné l'auteur de l'écriture académique : Emmanuel Ruben décrit ses textes comme « des récits très géographiques, dans lesquels [il] souhaite exprimer tout à loisir – libéré des contraintes universitaires – [sa] vocation manquée de géographe »⁴⁵. Si l'autobiographie est un récit rétrospectif permettant de revisiter les moments clés de la construction de l'identité, notamment le moment où surgit la conscience de soi, l'autobio-géographie peut ainsi être comprise comme un retour aux sources de la conscience géographique.

Le deuxième élément fondateur de la mythologie personnelle d'Emmanuel Ruben, présent notamment dans *Sur la route du Danube*, est le fleuve de l'enfance, le Rhône, qui devient l'explication des affinités géographiques de l'auteur et se surimpose constamment aux fleuves ou aux rivières que le voyageur parcourt, dans une conception archipélagique où différents espaces éloignés les uns des autres se font écho. Les analepses qui éloignent temporairement de la réalité du voyage le long du Danube ont pour fonction d'éclairer ce dernier de significations symboliques : le narrateur se souvient par exemple de l'époque où il habitait « dans un cagibi sous les toits de Paris », qu'il avait choisi uniquement « pour son adresse, un doux nom qui [l]e fascinait déjà, une vieille histoire qui se nouait entre le fleuve et [lui] : métro Danube [...] »⁴⁶. La mythobio-géographie consiste donc à relire l'existence pour y déceler des signes symboliques qui prédestinent à la rencontre avec les lieux. L'enfance demeure la matrice à partir de laquelle tout s'ordonne, notamment le Rhône qui permet de réinvestir la métaphore classique de la vie comme cours d'eau à la faveur d'une écriture-fleuve :

Je n'ai jamais compris ces villes trop négligemment situées, campées quelque part en rase campagne ou au piémont d'une montagne, le gène que je suis resté à besoin d'une ville qui soit toute nervurée de canaux, de fleuves, de rivières et de ruisseaux, une ville sans rivière est comme une peinture sans dessin, Rhône, Saône, Seine, Arno, Mississipi, Daugava, Loire, Danube, toutes les rivières proviennent pour moi de la même fontaine, je les aime toutes et voudrais toutes

45 Emmanuel Ruben, Entretien dans *Libération* avec Alexandra Schwartzbrod, juin 2018 : https://www.liberation.fr/livres/2018/06/01/emmanuel-ruben-parfois-je-suis-proche-de-l-extase-geographique_1655982/ (visité le 23 octobre 2024).

46 Ruben, *Sur la route du Danube*, op. cit., p. 24.

les connaître, un jour j'ai chialé d'allégresse sur les rives du Mississippi – c'était vers Cairo, où le plus long fleuve d'Amérique du Nord avale l'Ohio – car je croyais avoir entrevu à travers la vitre d'un bus le Rhône de mon enfance, mais c'était une impression fugitive [...], on cherche toute sa vie à remonter le fleuve enfui de l'enfance et pour dissiper cette nostalgie, pour noyer l'afflux des larmes, on pourrait envisager de sillonner toute l'Europe, voire le monde entier, en ne suivant que des fleuves, des rivières ou des canaux [...]⁴⁷.

Enfin, un troisième élément de cette mythobio-géographie réside dans l'éloge du vélo comme manière de parcourir les paysages, mais aussi de pratiquer la géo-graphie, littéralement écriture de la terre, au moyen des traces graphiques laissées sur les applications de cyclisme.

Aujourd'hui, le vélo a pris la place du dessin dans ma vie. Il est une manière pour moi de ressaisir le monde. Les traces que je laisse sur Strava, sur Komoot et sur les réseaux sociaux ont remplacé les croquis que je partageais jadis sur mon blog. Elles disent un parcours de vie saisi sur le vif, esquissent une cartographie erratique de la France et de l'Europe, ébauchent une géo-graphie intime et vivante, car je les accompagne souvent de quelques commentaires sur les paysages traversés, les obstacles surmontés, les souvenirs ressurgis tels des pavés proustiens au gré de ces virées à deux roues [...]⁴⁸.

L'invention d'un pays imaginaire (la Zyntarie), le choix d'un élément intime (le fleuve) et d'un mode de locomotion propice à la découverte de l'espace (le cyclisme) sont donc les trois piliers de cette égo-géographie que met en œuvre Emmanuel Ruben : une écriture de soi à la fois baroque, celle d'un géographe défroqué, et systématique, qui conserve l'empreinte d'une formation scientifique.

• • •

Sans être des personnalités académiques ni des professionnels de l'ailleurs reconnus pour leurs travaux scientifiques, Lapouge, Ruben et Gras ont donc tous les trois construit leur trajectoire autour de la pratique de la géographie par le voyage, conçu comme le «laboratoire, intellectuel, certes, mais aussi expérimental, du développement de "leurs" conceptions de la science géogra-

47 Ibid., 99.

48 Ruben, *L'Archipel de l'écriture*, op. cit., p. 94.

phique»⁴⁹. Ils ont chacun tracé un « ensemble ordonné de lieux de vie ou d'exercice (*topoi* de la formation, de l'enseignement ou de la recherche) qui font scène pour le récit d'une trajectoire »⁵⁰, même si certains lieux de vie ou d'exercice ont pu signifier pour eux un éloignement de la pratique professionnelle de la géographie. Ils réactivent d'une certaine manière une caractéristique essentielle du récit de voyage qui est d'être un récit de formation : récit dont le protagoniste forge son identité au contact du monde, et développe un goût pour la géo-graphie, conçue comme écriture de la terre. Dans l'égo-géographie universitaire – entendue dans un sens plus large que l'egogéographie de Jacques Lévy, comme une forme d'autobio-géographie académique pratiquée par les géographes de métier –, le récit de la formation d'un géographe est placé au premier plan, avec les obstacles et les conflits qui peuvent survenir dans tout parcours, mais sans conduire à un abandon de la discipline puisque cet exercice est fondamental pour la reconnaissance académique. Dans l'égo-géographie détournée, l'enjeu est déplacé : là où le géographe universitaire pose peu à peu les jalons qui permettent son intégration à la discipline, présente ses orientations méthodologiques à travers son itinéraire spatial, Lapouge, Ruben et Gras mettent davantage en scène des gestes de rupture, de renoncement et de déformation, contribuant à la relativisation du scientisme que les géographes eux-mêmes ont commencé à engager.

Bibliographie

- Al-Matary, Sarah (dir.), « L'autodidaxie (XIX^e-XXI^e siècles) », *Les Études sociales. Enquêtes, éducation, sciences sociales*, n° 176, Paris, Société d'économie et de sciences sociales, 2022.
- Brosseau, Marc, « L'essai géographique : réflexions sur l'œuvre de Luc Bureau », <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2017-v61-n173-cgq03845/1049370ar/> (visité le 18 octobre 2024).
- Brosseau, Marc, *Tableau de la géographie littéraire*, Pau, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2022.
- Bureau, Luc, « Gilles Lapouge, écrivain sans âge », *Le Devoir*, 2009, <https://www.ledevoir.com/lire/258605/geographie-gilles-lapouge-ecrivain-sans-age> (visité le 20 octobre 2024).

49 Olivier Lazzarotti, « Premices d'une auto-géoanalyse », dans *J'égo-géographie*, op. cit., p. 133-149, <https://doi.org/10.4000/gc.3248> (visité le 23 octobre 2024).

50 Calbérac et Volvey, « Introduction », op. cit., p. 13.

- Calbérac, Yann et Volvey, Anne, « Introduction », dans *Géographie et cultures*, n° 89-90 : « J'égo-géographie », 2014, <http://journals.openedition.org/gc/3208> (visité le 20 octobre 2024).
- Chaouad, Robert et Verzeroli, Marc, « Voir et écrire le monde. Entretien avec Sylvain Tesson », *Revue internationale et stratégique*, n° 92, 2013/4, p. 7-17, <https://shs.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2013-4-page-7?lang=fr> (visité le 23 octobre 2024).
- Chevalier, Michel, « Géographie et paragéographies », *L'Espace géographique*, n° 18 (1) : « Parallèles géographiques : voyages et paysages », 1989, p. 5-17, www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1989_num_18_1_2818 (visité le 23 octobre 2024).
- Claval, Paul, *La Géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographies en liberté », 1996.
- Collin Delavaud, Claude, *Jusqu'au bout de la terre. Parcours d'un géographe*, Paris, Arthaud, coll. « Récits/Société des explorateurs français », 2005.
- Collot, Michel, « Tendances actuelles de la géographie littéraire », *Histoire de la recherche contemporaine* [en ligne], Tome X, n° 1, 2021, <http://journals.openedition.org/hrc/5514> (visité le 18 octobre 2024).
- Gras, Cédric, *Saisons du voyage*, Paris, Stock, 2018.
- Gras, Cédric, *L'Hiver aux trousses. Voyage en Russie d'Extrême-Orient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2016.
- Lapouge, Gilles, *L'Encre du voyageur*, Paris, Albin Michel, 2007.
- Lapouge, Gilles, *La Légende de la géographie*, Paris, Albin Michel, 2009.
- Lazarotti, Olivier, « Prémices d'une auto-géoanalyse », *Géographie et cultures*, n° 89-90 : « J'égo-géographie », 2014, <https://doi.org/10.4000/gc.3248> (visité le 23 octobre 2024).
- Lévy, Bertrand, « Géographie humaniste, géographie culturelle et littérature. Position épistémologique et méthodologique », *Géographie et cultures*, n° 21, 1997, p. 27-44.
- Lévy, Jacques, *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géotextes », 1995.
- Matthey, Laurent, « Le voyage en Italie de Pier Paolo Pasolini. Du reportage à l'ichnographie : une paragéographie des seuils », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 158 : « Récits de voyage : une géographie humaniste », 2018, p. 41-59.
- Meizoz, Jérôme, *Postures d'auteur. Mises en scène modernes de l'auteur*, et *Postures littéraires. 11. La fabrique des singularités*, Genève, Slatkine érudition, 2007 et 2011.
- Mendras, Henri, *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*, Arles, Actes Sud, 1995.
- Pasquali, Adrien, « Récit de voyage et autobiographie », *Annali d'Italianistica*, n° 14, 1996, p. 71-88, <http://www.jstor.org/stable/24007434> (visité le 23 octobre 2024).
- Nora, Pierre (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1987.

- Ricœur, Paul, *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle* [1995], Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2021.
- Rosemberg, Muriel, « Chevalier M., "Géographie et littérature" », *Annales de géographie*, n° 112 (631), 2003, https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_2003_num_112_631_923 (visité le 23 octobre 2024).
- Ruben, Emmanuel, *L'Archipel de l'écriture*, Paris, Le Robert, coll. « Secrets d'écriture », 2023.
- Ruben, Emmanuel, *Sur la route du Danube*, Paris, Payot & Rivages, 2019.
- Ruben, Emmanuel, Bussi, Michel et Maudet, Jean-Baptiste, « Entretien », dans *À quoi sert la géographie ?*, dir. Perrine Michon et Jean-Robert Pitte, Paris, PUF, 2021, p. 355-382.
- Ruben, Emmanuel, Entretien dans *Libération* avec Alexandra Schwartzbrod, juin 2018, https://www.liberation.fr/livres/2018/06/01/emmanuel-ruben-parfois-je-suis-proche-de-l-extase-geographique_1655982/ (visité le 23 octobre 2024).
- Soja, Edward W., « Taking space personally », dans *The Spatial Turn. Interdisciplinary Perspectives*, dir. Barney Warf et Santa Arias, London, Routledge, 2009, p. 11-35.
- Tissier, Jean-Louis, « Géographie et littérature », dans *Encyclopédie de géographie*, dir. Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, 1999, p. 217-237.
- Tulet, Jean-Christian, compte rendu de *La Géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel, Caravelle* [En ligne], n° 70, 1998, p. 353-354, <http://www.jstor.org/stable/40854674> (visité le 20 octobre 2024).